

LA CANADIENNE,

C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN VERS,

P A R V A D É.



A P A R I S,

Au Bureau de la Petite Bibliothèque des Théâtres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

S U J E T
DE LA CANADIENNE.

UNE Marquise veut marier son fils , le Chevalier , à Julie , fille d'un de ses amis , nommé Dorimont ; mais une Comtesse , sœur de la Marquise , et qui est engouée de tout ce qui paroît étranger , a communiqué cette manie à son neveu , le Chevalier ; et , de plus , il prétend qu'on lui a prédit qu'une Canadienne lui inspireroit de l'amour en en prenant pour lui , et qu'elle feroit son bonheur. Rien ne peut le faire revenir de cette erreur. La Marquise a la bonté de s'y prêter , en apparence ; mais pour parvenir plus sûrement à la détruire en effet. Julie , qu'elle regarde déjà comme sa bru , et qui , de l'aveu de Dorimont , aime le Chevalier , comme son époux futur , veut bien concourir au succès des desseins de cette tendre mere. Elle se laisse donc conduire par ses conseils , et elle demande

a ij

ij SUJET DE LA CANADIENNE.

à Dorimont la permission d'aller faire une visite à une amie , dans un Château voisin de celui de la Marquise , qui par ce moyen la fait croire absente ; et , la revêtant d'habits étrangers , elle charge le Maître-d'Hôtel , Brigantin , qui se déguise aussi , de la lui annoncer comme une jeune Canadienne , nommée Zinca , nouvellement arrivée en France , et sans en savoir parler la langue. Personne ne la reconnoît , pas même son pere ; et le Chevalier s'en montre , tout aussi-tôt , éperduement amoureux. Cependant , voyant qu'elle ne répond à ses transports que par quelques ris et des gestes ridicules , il finit par s'ennuyer auprès d'elle et s'en dégoûter tout-à-fait. Il se repent d'avoir , sur une vaine prédiction , refusé la main de Julie , à qui il rend enfin justice , et il prie la Marquise et Dorimont de la faire revenir et de la lui accorder. Julie se fait reconnoître dans la prétendue Canadienne. Dorimont , piqué d'avoir été dupe du stratagème , veut refuser sa fille au Chevalier ; mais , apprenant que c'est la Marquise qui a tout imaginé et tout conduit , il approuve tout , et consent à l'union des deux jeunes gens.

N O T E
DES RÉDACTEURS.

LA *Canadienne* a , comme *La Veuve indécise* , été trouvée dans les papiers de Vadé , après sa mort. Nous ne savons pas si quelqu'autre que Vadé a travaillé à cette Comédie , comme on a prétendu que cela étoit arrivé aux paroles de l'Opéra-Comique posthume. Aucun des Auteurs qui ont écrit sur les Ouvrages Dramatiques n'en a parlé , excepté pour en annoncer seulement l'existence et la date de l'impression , à La Haye en 1761 , ainsi que nous l'avons fait au Catalogue des Pièces de Vadé , dans notre neuvième volume de l'année 1785 , notre second d'Opéra - Comiques. Au reste , nous croyons que de toutes les Pièces qui ont paru sous le nom de Vadé , *La Canadienne* n'est pas celle qui lui fait le moins d'honneur , tant pour

iv NOTE DES RÉDACTEURS.

la gaieté de l'intrigue et le ton des personnages qui la compose, que pour la versification et la coupe du Dialogue.

LA CANADIENNE,

C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN VERS,

P A R V A D É.

A

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.

LA COMTESSE, sa sœur.

DORIMONT.

JULIE, fille de Dorimont, et passant pour une Canadienne, sous le nom de Zinca.

LE CHEVALIER, fils de la Marquise.

LISETTE, suivante de la Marquise.

FRONTIN, valet du Chevalier.

BRIGANTIN, maître-d'hôtel de la Marquise.

La Scène est dans le Château de la Marquise.

LA CANADIENNE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

DE bonne-foi, Monsieur, vous donnez là-dedans ?
Moi, qui n'ai pour esprit que fort peu de bon sens.
Je ne croirois jamais de telles impostures ;
Car, tenez, ces diseurs de bonnes aventures
Finissent toujours mal. S'ils devinoient, enfin,
Ils sauroient se prédire une meilleure fin.

LE CHEVALIER.

De ces gens quelquefois la science est bornée ;
Mais celui qui sans fard m'apprit ma destinée,
Sur le passé si bien a su me définir
Que mon esprit frappé le croit sur l'avenir.
C'est lui qui m'a prédit qu'une Canadienne,
Par sa flamme bientôt alumeroit la mienne,
Et feroit mon bonheur. J'en suis certain.

FRONTIN.

Oui-dà !

C'est-à-dire qu'il faut vous suivre en Canada ?
Ma foi ! votre valet. Qui voudra partir parte.

A 33

4 LA CANADIENNE.

Si j'aime à voyager ce n'est que sur la carte.
On y voit sans danger les Indes, le Pérou ;
Mais courir jusques-là ! Je ne suis pas si fou.
Voir cent originaux, ne connoître personne,
Des voleurs en chemin, qui veulent qu'on leur donne
Habit, bourse, cheval !... Oh ! j'en suis dégoûté.
Mais du moins sur la carte on marche en sûreté.

LE CHEVALIER.

Qui te parle, dis-moi, de faire ce voyage ?
La Marquise à mon goût s'oppose.

FRONTIN.

Elle est fort sage.

Vous ne vous piquez pas de trop lui ressembler.
C'est une mere unique.

LE CHEVALIER.

Elle a su m'accabler

De bontés, de bienfaits.

FRONTIN.

Remplissez son attente,

Et croyez un peu moins Madame votre tante,
Qui, vous entretenant dans cette vision,
Vous rendra ce qu'elle est.... Oui.... si l'expression.
De folle n'étoit pas un tant soit peu trop forte,
Je risquerois le mot.

LE CHEVALIER.

En parler de la sorte,

Faquin !

FRONTIN.

Mais la voici. Filons doux à ses yeux.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA COMTESSE.

AH!... j'espérois trouver la Marquise en ces lieux.
 Eh! bien, a-t-on gagné quelque chose sur elle?
 (*A Frontin.*)
 Que fais-tu là, toi ?

FRONTIN.

Moi ? comme un valet fidèle,
 Je tâchois d'exhorter mon maître à son devoir,
 D'obéir à sa mère.

LA COMTESSE:

Ah ! je n'ai qu'à le voir ?

Chevalier, tenez bon; que votre complaisance
 N'aille pas sur le sort emporter la balance.
 Suivez le vôtre, enfin, puisqu'on vous l'a prédit.
 Les Devins savent tout, je vous l'ai déjà dit.
 Moi-même, sans pourtant être bien curieuse,
 J'ai su tout d'une femme, à mon gré, merveilleuse,
 Dont presque tout Paris fut si long-tems coiffé.
 On lisoit son destin dans du marc de café.
 A l'article frappant des tendres anecdotes,
 Les plus prudes souvent devenoient les plus sottes,
 Les unes par dépit, les autres par regret;
 Mais la femme et l'amour étant seuls du secret,
 On prenoit aisément son parti sur le reste.

A lij

6 LA CANADIENNE.

LE CHEVALIER.

Ma curiosité ne peut m'être funeste,
Puisqu'on m'a présagé les plus heureux liens.

LA COMTESSE.

On peut être crédule, ainsi que les anciens.

FRONTIN.

Ah ! si les anciens croyoient aux balivernes,
Ce goût n'a pas gagné la plupart des modernes,
Qui, quoique leurs travers soient par-tout attestés,
Ne daignent seulement pas croire aux vérités;
Les fous ne veulent pas, encor que l'on leur prouve,
Convenir qu'ils le sont.

LA COMTESSE.

Mais, mon ami, je trouve
Que tu prends avec nous un ton bien familier.

FRONTIN.

C'est que...

LE CHEVALIER.

C'est que.... Va-t'en.

FRONTIN.

Sans me faire prier,
Je sors, crainte de voir mal payer ma franchise;
Mais vous n'y perdrez rien, car voici la Marquise.
(Il sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

EH ! bien, mon fils, peut-on, sur votre entêtement,
 Vous dire encore un mot ? Quoi ! raisonnablement
 Pouvez-vous renoncer à l'aimable Julie,
 Et, vous livrant en proie à votre fantaisie,
 Préférer votre erreur au plus tendre lien ?
 Je veux votre bonheur, vous détruisez le mien.

LE CHEVALIER.

Je vous dois tout. Madame, et ma reconnaissance...

LA MARQUISE,

Paye tant de bienfaits par une extravagance ?

LA COMTESSE,

Ma sœur, ménagez-le...

LE CHEVALIER.

Oui, si c'en est une, enfin,
 Que de suivre son goût, ou plutôt son destin.
 Je le sais comme vous, Julie est jeune, aimable,
 Riche ; mais je me forge une idée agréable
 D'être aimé d'un objet qui, changeant de climat,
 Croira me devoir tout, son honneur, son état...
 Si je puis parvenir à la rendre sensible...
 Madame, vous riez ; mais rien n'est moins risible...
 Mon projet est charmant. Un cœur simple et sans art
 Est si rare à Paris qu'on le croit un hasard.

3 LA CANADIENNE,

Ainsi donc je tiendrai des mains de la nature
Ce qu'un autre souvent ne doit qu'à l'imposture.

LA MARQUISE.

Votre prévention ne voit que d'un œil faux.
Sachez qu'en tout pays, les vertus, les défauts
Sont, de même qu'ici, des femmes le partage.
Que tout climat est pur à qui veut être sage;
Qu'une fille à Paris, qu'on élève avec soin,
Possède la vertu, sans la chercher si loia;
Et que celle qui vient du plus lointain rivage,
A contre elle souvent les hasards du voyage.

(A la Comtesse.)

Qu'en pensez-vous, ma sœur ?

LA COMTESSE.

Moi ? je pense autrement.

Vous ne me verrez point blâmer son sentiment.

LA MARQUISE.

Vous ne le blâmez point ?

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je; au contraire,

Sa façon de penser est dans mon caractère.

LA MARQUISE.

Vous êtes fort sensée, après un tel aveu !

LA COMTESSE.

Eh ! mais, si par la tante on juge du neveu
Tant mieux pour lui, ma sœur.

LA MARQUISE.

Du côté du mérite,

Ce seroit fort bien fait : c'est à quoi je l'excite ;
Mais qu'il écoute moins la singularité.

LA COMTESSE.

C'est par-là qu'il me plaît , et c'est le beau côté.
 Du goût national il fronde les chimères.
 J'aime les étrangers , et lui les étrangères.
 Cette conformité me le rend précieux.
 Mon époux , le feu Comte, avec moi fut heureux ;
 Non parce qu'en effet il méritoit de l'être ,
 Aimable , de l'esprit , bien fait , point petit maître....

LA MARQUISE.

C'est par ces qualités qu'il fut de vous chéri ?

LA COMTESSE.

Non : c'est qu'il étoit né près de Pondichéri.

LA MARQUISE, *à part.*

Fort bien ! il ne manquoit , pour flatter sa manie ,
 Que l'imprudent aveu d'une telle folie.

(A la Comtesse.)

Loin de me séconder, votre indiscretion
 Se plaît à le soustraire à la soumission.

LA COMTESSE.

Oh ! la soumission ! voilà comme vous êtes ;
 Il faut donc s'immoler à tout ce que vous faites ?
 Et parce que sur lui vous avez du pouvoir
 Est-ce assez pour qu'il soit victime du devoir ?
 Ma sœur , en fait de choix , le devoir doit se taire.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

On ne peut que louer un si beau commentaire.

(Au Chevalier.)

Mais , répondez , mon fils , que dira Dorimont ?
 Le croyez-vous d'humeur à souffrir un affront ?

(*A la Comtesse.*)

Et vous-même, ma sœur, me proposiez sa fille,
Alliance honorable en qui la vertu brille.
Julie et Dorimont, ici reçus tous deux,
Y restent à dessein de combler tous ses vœux;
Et Monsieur, n'écoutant qu'une humeur fantastique,
Est épris, sans le voir, d'un objet chimérique.

LA COMTESSE.

Quand je vous proposai cet hymen j'ignorois
Les raisons d'un refus qu'en tel cas je ferois,
Vu la prédiction.

LA MARQUISE.

Admirable scrupule !

LA COMTESSE.

Mais ce Devin habile,...

LA MARQUISE.

Est aussi ridicule

Que les sots qu'il attrape; et l'on devrait punir
Tous ceux qui font métier de percer l'avenir,
Et la crédulité de ceux qui les font vivre
En payant leurs erreurs. Le destin est un livre
Impénétrable à tous, des sages respecté
Et qui ne s'ouvre enfin qu'à la Divinité.
Entreprendre d'y lire envers elle est un crime,
Dont le plus curieux est toujours la victime.
Avec des sentimens, de l'esprit, un bon cœur,
Sans consulter le sort, on peut croire au bonheur.

(*Au Chevalier.*)

Mon fils, vous persistez; c'en est donc fait à

COMÉDIE.

11

LE CHEVALIER.

Ma mère

Malgré tout mon respect , je crains de vous déplaire.
Je suis bien malheureux ! Au nom de vos bienfaits ,
Ne gênez point mon goût ! Les efforts que j'ai faits
N'ont pu déterminer mon penchant pour Julie.
Je l'estime beaucoup. Hélas ! sans ma folie
Peut être que l'amour eût fixé mon repos,
Peut-être l'aimerois-je !

LA MARQUISE.

Une autre , à ce propos ,

Prendroit un parti vif ; mais toujours bonne et tendre ,
Ne pouvant vous guérir , je veux bien vous apprendre
Que depuis plusieurs mois , par mon ordre , en secret ,
Un homme s'est chargé d'amener un objet
Du Canada.

LE CHEVALIER, *transporté.*

Souffrez que mon cœur... Mais , ma mère,
Quand verrai-je ?

LA MARQUISE.

Je crois que vous n'attendrez guere,

LE CHEVALIER, *avec impatience.*

Quand ?

LA MARQUISE.

Rientôt , à juger par le tems du départ
De celui que mes soins ont choisi.

LA COMTESSE.

Pour ma part ,

Je vous en sais bon gré.

12 LA CANADIENNE,

LA MARQUISE.

Son bien et sa naissance
Ne vous cedent en rien. Par la correspondance
Que j'ai dans ce pays, cela n'est pas suspect ;
Je m'en suis fait instruire. Ainsi, que le respect
Marche avec votre amour.

LE CHEVALIER, *baisant la main de sa mere.*

Vos bontés me confondent.

Quoi ! j'aurois....

LA MARQUISE.

A mes vœux que les vôtres répondent,
Tout ira bien : rentrez. De mes bienfaits, mon fils,
Connoissez l'étendue, et mettez-y le prix.

(*Le Chevalier sort en faisant des démonstrations de reconnaissance et de joie.*)

S C E N E I V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

MALGRÉ vous, la raison vous est donc revenue.
Puisqu'à le séconder vous êtes résolue ?

LA MARQUISE.

Soit.

LA COMTESSE.

Je l'en félicite ; et je cours sur ses pas

Lui

lui bien recommander qu'il n'en démorde pas.
Ma sœur, c'est, selon moi, lui rendre un bon office.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je reconnois ma sœur à ce rare service.

(*La Comtesse sort.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, *seule.*

S I l'homme le plus fait pour aimer la vertu
Par quelque ridicule est encor combattu,
De celui de mon fils justement je murmure;
Il paye un peu trop cher tribut à la nature.
Cependant je l'excuse : il cherche un cœur sans art,
Qui ne connoisse en rien ni l'apprêt, ni le fard;
Qui, simple dans ses mœurs, et fait pour la tendresse,
Sache traiter l'amour avec délicatesse.
Ce desir le transporte, et pour faire un tel choix
Il croit qu'il faut aller bien plus loin qu'autrefois.
Je le croirois aussi, sans l'aimable Julie,
Qui paroît être faite au gré de son envie...
Mais la voici... tâchons de la déterminer
Au projet que tantôt...

SCÈNE VI.

JULIE, LA MARQUISE.

JULIE.

J'AI beau m'examiner,
Je n'aurai jamais l'air d'une Canadienne.

LA MARQUISE.

Si, ma chère, de vous il faut que je l'obtienne...
Vos habits sont tous prêts pour ce déguisement.
Vous vous méconnoîtrez vous-même assurément.

JULIE.

Ce n'est point sur l'habit que mon esprit contrôle.
Ma taille et ma figure itont de reste au rôle.
Mon père, qui, dans tout, croit toujours voyager,
Dit que j'ai l'air Persan, le profil étranger,
Le menton Espagnol, l'oreille Japonoise;
Le nez Américain, et la bouche Chinoise.
S'il dit vrai, je crois fort qu'en mêlant tout cela,
Je pourrai bien avoir un air de Canada.
L'habit au par-dessus soutiendra l'équivoque.
Tout va bien jusqu'ici; mais certain point me choque.

LA MARQUISE.

Quel est-il?

JULIE.

Franchement il doit me déceler.
Croyez-vous me tenir une heure sans parler?

S'il faut qu'avec mes traits ma langue se déguise
Je ne réponds de rien, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Quand vous réfléchirez que ce n'est qu'à ce prix
Que je peux vous devoir le bonheur de mon fils,
Votre amitié pour moi saura, sans répugnance,
Surmonter l'embarras d'une heure de silence.

JULIE.

Mon amitié pour vous me fait risquer un pas
Que sans elle vraiment je ne risquerois pas.
Faut-il que mon désir de vous nommer ma mère
Par votre propre fils devienne une chimère !

LA MARQUISE.

Chassez de son esprit une légère erreur,
Qui n'a point sûrement été jusqu'à son cœur.
Vous en viendrez à bout.

JULIE.

Au moins, j'en ai l'envie.

LA MARQUISE.

Votre père vous croit chez votre bonne amie ?

JULIE.

Depuis hier au soir.

LA MARQUISE.

Ainsi gardons-nous bien
Que l'on vous voie ici... La Comtesse revient,
Qui nous gâteroit tout.

JULIE.

Je vole à ma cachette,
Achever promptement ma bizarre toilette.

(Elle sort.)

B ij

SCENE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

VOTRE fils maintenant est comme je le veux.
 Allez, nous en serons contentes toutes deux.
 Si-tôt que par mon goût le vôtre se décide,
 Vous faites tout de lui, quand la douceur vous guide.
 Quoique fort jeune, il a l'esprit très-conséquent.

LA MARQUISE.

Tout-à-fait ! il en donne un trait bien convaincant !
 De l'esprit ! en a-t-on, lorsque l'on est bizarre ?
 Choquer les préjugés, jouer l'espece rare,
 Etre seul de son goût, si c'est-là de l'esprit,
 Comment donc nommez-vous la sottise ?

LA COMTESSE.

Il suffit

De vous contrarier pour être singulière.
 Je vous entends.

LA MARQUISE,

Mon Dieu ! laissons cette matière ;
 Chacun pense à son gré. La dissertation
 N'est point du tout mon genre.

LA COMTESSE.

Et c'est ma passion.

LA MARQUISE.

Né vous contraignez point.

LA COMTESSE.

J'aime que l'on disserte.

Dorimont, par exemple, est une découverte
Admirable pour nous.

LA MARQUISE.

Je vous cede ma part.

LA COMTESSE.

Fort instruit. Il est vrai qu'il est un peu bavard;
Mais il parle de tout, d'histoire, de voyage.
De sa prolixité ce qu'il dit dédommage....
Il vient à nous.

SCENE VIII.

DORIMONT, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

DORIMONT.

PARBLEU! j'en aurois fait autant.

Elle a raison: il faut chercher l'amusement
Où l'on peut le trouver; c'est le sel de la vie.

LA MARQUISE.

De qui parlez-vous donc, s'il vous plaît?

DORIMONT.

De Julie,

Ma fille. Elle n'est pas si dupe, à mon avis,
Qu'elle ne sente bien que Monsieur votre fils
L'a (soit dit entre nous) fort mal appréciée.

B iij

Eh bien ?

DORIMONT, à la Comtesse,

Apparemment qu'hier au soir, ennuyée
Du rôle peu flatteur qu'elle joue en ce lieu,
Ou plutôt de celui que votre froid neveu
Fait auprès d'elle. . .

LA MARQUISE.

Enfin ?

DORIMONT.

Enfin, ne vous déplaît,
Souffrez qu'à ce sujet, j'ouvre une parenthèse
Que je saurai fermer quand il en sera remis.
Est-ce-là, dites-moi, comme on aime à vingt ans ?
Le pauvre Chevalier mérite qu'on le plaigne,
Ainsi que ses pareils ! Corbleu ! sous l'autre règne,
Il eût fallu me voir, et mes contemporains,
Toujours vifs, égrillards, sans être libertins. . .

LA MARQUISE.

Il s'agit. . .

DORIMONT.

Prévenans sans cesse auprès des belles. . .

LA MARQUISE.

Sachons. . .

DORIMONT.

Sans leur manquer, se faire estimer d'elles.
Mais aujourd'hui, ma foi ! ce n'est qu'en leur manquant
Qu'un jeune écerelé leur paroît élégant.
L'air libre a remplacé l'innocent badinage.

Et l'enjoûment n'est plus que du libertinage.
Il faut que je vous conte. . . .

LA MARQUISE.

Eh ! mais vous nous parliez

De Julie.

DORIMONT.

Eh ! bien, qui.

LA MARQUISE.

Monsieur, si vous vouliez. . . .

DORIMONT.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Elle m'a fait entendre
Hier, quoiqu'un peu tard, qu'il ne faut plus prétendre. . .
Vous savez, comme moi, qu'elle a beaucoup d'esprit.

LA MARQUISE, avec impatience.

Oui, Monsieur.

DORIMONT.

Elle parle, elle chante, elle écrit. . .

Elle a tous les talens que possédoit sa mere.
Tout cela, voyez-vous ? me la rend bien plus chere.
J'ai bien vu du pays, mais je n'ai jamais vu
Un enfant. . . .

LA MARQUISE, avec vivacité.

Nous aimons ses talens, sa vertu ;

Il s'agit du propos. . . .

DORIMONT.

Eh ! sans doute.

LA MARQUISE.

De grace.

Achez cet article.

20 LA CANADIENNE,

LA COMTESSE, à la Marquise d'un ton piqué.

On vous gêne, on vous lasse,

(A Dorimont.)

Pour peu que l'on raconte. . . Avez-vous la bonté,
A propos des pays où vous avez été,
De me dire deux mots concernant vos voyages?

DORIMONT.

Volontiers. Écoutez. Un jour chez les Sauvages,
Peuple assez ignorant et parlant mal Français,
Chantant mal l'Italien. . . Ce sont deux choses. . .

LA MARQUISE.

Mais

Votre fille...

DORIMONT.

Ah! ma fille? Eh! bien, elle est partie
Pour aller s'amuser chez une bonne amie. . .
Elle en a des amis, beaucoup! et c'est un point
Essentiel. Malheur à ceux qui n'en ont point!
Je m'en suis fait pourtant...

LA MARQUISE, à part.

Quelles cruelles peines!

DORIMONT.

J'en ai mille au Japon, au Cap...

LA COMTESSE.

Les porcelaines

Sont-elles sur un pied fort cher?

LA MARQUISE, à part.

Bon! les voilà

Partis pour le Japon.

DORIMONT, à la Comtesse.

A l'égard de cela,

Selon la qualité, Celle que plus on vante
Est marquée au dragon.

LA MARQUISE, le tirant par le bras.

Votre fille est absente ?

Sera ce pour long-tems ?

DORIMONT.

Ma foi ! je n'en sais rien.

Autant qu'elle voudra : mon plaisir est le sien.

Il suffit qu'elle soit en bonne compagnie,

Et que j'en sois instruit. Je n'ai pas la manie

De ces peres....

SCÈNE IX.

LISETTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE,

DORIMONT.

LISETTE.

MADAME, un nommé Beigantia,

Arrivé, m'a-t-il dit, d'un pays fort lointain,

Voudroit vous présenter une Canadienne,

Qu'il dit être jolie.

DORIMONT.

Ah ! ah !

LA MARQUISE.

Dis-lui qu'il vienne.

(Lisette sort.)

S C E N E X.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT.

LA MARQUISE, *à part.***P**UISSE mon fils par-là guérir de son erreur !

LA COMTESSE.

Nous allons donc la voir ! Je l'attends de bon cœur.
Dorimont, ce pays vous est connu, sans doute ?*(A part.)*Comme mon cabinet... Ce détail me déroute.
Ai-je bien été là ?

LA COMTESSE.

Comment les habitans
Sont-ils mis, à peu près ?DORIMONT, *hésitant.*

Je parle de long-tems...

LA COMTESSE.

Vous vous ressouvenez du moins de leurs manieres,
Et des femmes sur-tout ?DORIMONT, *embarrassé.*

Elles sont... singulieres...

De si loin, la mémoire échappe volontiers.

LA COMTESSE.

Et les hommes sont-ils ?...

DORIMONT, *cherchant.*

Mais... ils sont singuliers..

Ayant l'air... par ma foi... je ne sais trop vous dire...
Les gens sont plus aisés à voir, qu'à les décrire...

(*A part.*)

Ouais! aurois-je oublié d'y faire un tour? Oui-dà!...

LA MARQUISE.

Je le croirois assez.

DORIMONT.

Justement, m'y voilà...

LA COMTESSE.

(*A la Marquise.*)

Vous me faites plaisir... En portraits il excelle...

(*A Dorimont.*)

Vous vous rappelez donc?...

DORIMONT.

Ma foi! je me rappelle...

Que c'est le seul climat où je n'ai point été...

On peut dédommager la curiosité

Par un trait historique... Un jour...

SCENE XI.

JULIE, *sous le nom de Zinca*, LISETTE, BRIGANTIN,
LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT.

LA COMTESSE, *avec surprise.*

AH!

DORIMONT, *de même.*

Ah!

BRIGANTIN, *à la Marquise, lui présentant Julie.*

Madame

Veut-elle se charger ?...

LA MARQUISE:

Oui, de toute mon ame!

BRIGANTIN.

Cette aimable personne a précédé d'un jour

Deux parens qu'une affaire appelloit à la Cour.

Peut-être dès ce soir les verrez-vous paroître.

LA MARQUISE.

Ils seront tous reçus ainsi qu'ils doivent l'être.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien.

LA MARQUISE.

Charmante !...

DORIMONT, *après l'avoir examinée avec ses lunettes.*

Et sur-tout de profil.

Voyez...

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oui, c'est plaisant ! Mais cela parle-t-il ?

(*A Dorimont.*)

Vous savez cette langue ?

DORIMONT.

Oh ! j'en sais quinze ou seize ;

La sienne foiblement. Pour la mettre à son aise ,

D'abord , en bon François , je vais l'interroger.

(*A Julie.*)

Bon jour , charmant objet ! Dans votre air étranger

On voit je ne sais quoi de doux et d'agréable.

(*Julie feint d'être étonnée.*)

(*D'un ton plus élevé.*)

Bon jour , charmant objet !... Hem !... plaît-il ?... Mais
que diable !

(*Plus haut encore.*)

Elle ne répond pas... Bon jour , objet charmant,

Réponds donc , si tu veux.

(*Julie feint d'être effrayée.*)

LA MARQUISE.

Ce n'est pas en criant

Qu'elle vous entendra. Cette Canadienne

Ignore notre langue. Eh ! parlez-lui la sienne ,

Puisque vous la savez.

DORIMONT , à la Marquise.

(*A Julie.*)

Volontiers... Belletti ,

C

Ici vous credati in poco perdati ?

(*Crispi*)

Plait-il ? Repondati ?

(*Julie paroît toujours avoir peur.*)

LA MARQUISE.

Vous lui cassez la tête.

Entend-elle cela ?

DORIMONT.

Jé la croyois moins bête.

LA COMTESSE.

Il lui parle pourtant de toutes les façons.

DORIMONT, à la Marquise.

Le marchand, quel qu'il soit, est un vendeur d'oisons.

BRIGANTIN.

Monsieur, connoissez mieux...

DORIMONT.

Un oiscausans ramage

Et cela ve n'est qu'un. Sans rarder davantage,

Il faut vous en défaire.

LA MARQUISE, à Lisette.

Allez chercher mon fils.

(*Lisette s'rt.*)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE , LA COMTESSE , DORIMONT ,
JULIE , *sous le nom de Zinca* , BRIGANTIN.

LA MARQUISE , à *Brigantin*.

SI monsieur Brigantin veut bien qu'en ce logis
Elle passe le jour...

BRIGANTIN.

Madame est la maîtresse ;
Mais je dois l'avertir qu'en vain Monsieur la presse
De répondre.

DORIMONT.

Pourquoi ?

BRIGANTIN.

Soit chagrin , soit dégoût ,
Soit accident , Zinca ne parle point du tout.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LA MARQUISE , LA COMTESSE , DORIMONT ,
 JULIE, *sous le nom de Zinca,*

DORIMONT.

JE le savois bien , moi , cette espee est muette.
 (*A la Marquise , en riant.*)

Je vous fais compliment sur votre bonne emplette.

LA MARQUISE.

Ses yeux sont expressifs.

DORIMONT.

Il me faut du caquet :

J'en donnerois , morbleu ! cent pour un perroquet.
 Belle qui ne dit' mot n'est qu'une belle idole.

LA MARQUISE.

Mais l'ame...

DORIMONT.

Oh ! selon moi , l'ame est dans la parole.
 C'est pourquoi je soutiens...

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN,
LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, JULIE, sous le nom de Zinca.

LA MARQUISE.

APPROCHEZ, Chevalier.

Voyez comme je sers votre goût singulier.
Voici l'objet qu'enfin j'ai fait venir en France.
Le réel a suivi de près votre espérance....
Sa taille et sa beauté vous surprennent déjà ?

(*Le Chevalier regarde Julie avec admiration.*)

DORIMONT, à la Marquise.

Oh ! oh ! quoi ! c'est pour lui que vous prenez cela ?

LA COMTESSE.

Oui.

DORIMONT.

Quel conte !

LA COMTESSE.

D'honneur.

DORIMONT.

Ah ! la bonne folie !

Je vous quitte un moment pour écrire à Julie....

(*Au Chevalier.*)

Et je vais lui marquer ton goût pour les tableaux,
Monsieur l'original !

C ii)

LA COMTESSE, à Dorimont.

Il seroit à propos
 Que vous fussiez instruit du fond de l'aventure.
 Une prédiction, qui me paroît très-sûre,
 Veut que, pour son bonheur, il devienne amoureux...

DORIMONT.

D'un être inanimé ! Sa façon d'être heureux
 N'a pas le sens commun. Morbleu ! vive ma fille !
 Il n'en étoit pas digne. Elle cause, babille...

LISETTE, à part.

Elle a de qui tenir.

DORIMONT.

Ensemble ils seront bien.

LA COMTESSE.

En un mot, c'est son goût.

DORIMONT.

Oh ! chacun a le sien.

Mais je voudrois savoir...

LA COMTESSE.

Si vous voulez me suivre,
 Vous saurez le détail...

LA MARQUISE, à Lisette.

A tes soins je la livre :
 Ne quitte point ses pas.

DORIMONT, raillant le Chevalier.

Mais voyez donc son air !

LA MARQUISE.

Laissons-les un moment.

COMÉDIE.

34

DORIMONT, *au Chevalier.*

Prends courage , mon cher.
L'atelier d'un sculpteur t'en offrira bien d'autres.

(*Il sort avec la Marquise et la Comtesse.*)

SCÈNE XV.

JULIE, *sous le nom de Zinca*, LE CHEVALIER, LISETTE,
FRONTIN.

FRONTIN, *au Chevalier qui est toujours en extase.*

Pour peu que ses discours soient semblables aux
vôtres,

Vous n'épuiserez pas la conversation.

LISETTE.

Tais-toi ; ne trouble point sa contemplation.

La belle est d'un pays où , pour toute éloquence ,

On ne dit rien du tout ; et c'est en conséquence

Que ton maître se forme.

LE CHEVALIER, *avec transport.*

... Oui, j'en suis enchanté !

LISETTE.

Ses progrès sont bien courts.

LE CHEVALIER.

... Une Divinité ,

Comparée à ses traits , perdrait au parallèle.

Quelle taille ! quels yeux !

L I S E T T E , à *Frontin*.

La trouves-tu si belle ?

F R O N T I N .

Ma foi ! tout doucement. Sans aller loin , je crois
Que l'on pourroit trouver d'aussi jolis minois.

L I S E T T E .

Je m'en flatte , et j'en sais à qui l'on rend les armes.

F R O N T I N .

Tu fais tout bonnement les honneurs de tes charmes.

L I S E T T E .

Je ne dis rien de trop.

L E C H E V A L I E R , à *Lisette*.

Comment la nomme-t-on ,

Lisette ?

L I S E T T E .

Zin... Zinca.

L E C H E V A L I E R .

Zinca ! le joli nom !

L I S E T T E .

Le nom y fait beaucoup !

L E C H E V A L I E R , à *Julie*.

Zinca , je vous adore !

Sur mon étoile , hélas ! mon goût l'emporte encore...

(Julie joue la surprise.)

Elle ne répond pas.

F R O N T I N .

Parbleu ! je le crois bien.

On en est dispensé , lorsque l'on entend rien.

(Julie paroît sérieuse.)

LE CHEVALIER, à Julie.

(A Frontin.)

Zinca!... Quel sérieux!.... Je lui déplaît, peut-être?

FRONTIN.

Lui déplaire! oh! que non. Mais tenez, mon cher maître,

(A Lisette.)

Vous vous y prenez mal.... Tiens, Lisette, aide-moi.

(Frontin et Lisette font des mines grotesques dont Julie paroît s'offenser.)

Chit! chit!

LISETTE.

Chit! chit!

FRONTIN.

Hem!

LISETTE.

Hem!

FRONTIN.

Elle boude, ma foi!

Pour les bons procédés c'est être trop cruelle.

LE CHEVALIER.

Ne la chagrine pas; mon bonheur dépend d'elle.

Comment peindre à ses yeux toute ma passion?

(Il lui fait des signes tendres et passionnés. Elle paroît toujours étonnée.)

(A Lisette.)

Que je suis mal adroit!... Lisette, aide-moi donc.

LISETTE.

Moi! quêter de l'amour?

Tu vois les circonstances.

L I S E T T E.

Je veux agir pour moi quand je fais des avances.

LE CHEVALIER, à *Frontin*.

Et toi *Frontin* ?

FRONTIN, se *carrant*.

Monsieur, le plus joli minois

N'a jamais eu l'honneur de me braver deux fois.

Chacun sait ce qu'il vaut.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien, je veux lui dire

(Qu'elle m'entende ou non) tout ce qu'elle m'inspire.

(*A Julie.*)

Oui, charmante *Zinca*, je ne vis que pour vous.

Le destin l'a prédit. Que ce destin est doux !

Il est justifié par mon ardeur extrême.

Je vous adore ! Hélas ! dites-moi, je vous aime.

Je vous aime est un mot facile à prononcer.

L'amour seul l'inventa... Mais pourquoi vous presser

De répondre à mes vœux ? vous ne pouvez m'entendre.

Ah ! du moins, sans parler, un cœur sensible et tendre

(*Elle a les yeux baissés.*)

Répond par les regards... *Zinca*, que vos beaux yeux

Me dédommagent donc d'un silence odieux !

Rien qu'un regard, un seul... Que faut-il que je fasse ?

(*Il se jette à ses genoux.*)

Faut-il à vos genoux demander cette grâce ?

Zinca, vous m'y voyez, et j'attends, en tremblant,

(Elle paroît d'abord effrayée , et ensuite elle contrefait un
rire baroque.)

Mon arrêt... Vous riez ! Quoi ! d'un rire accablant
Vous payez mon amour ? vous êtes une ingrata,
Plus cruelle cent fois... En vain ma plainte éclate.
Elle ne m'entend pas. Que je suis malheureux !
(A Frontin , avec emportement.)

Frontin ! Frontin !

FRONTIN , tout tremblant.

Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Dis-lui donc , si tu veux ,
Qu'elle a le plus grand tort.

FRONTIN.

Que diable lui disois-je ?

LE CHEVALIER , à Lisette.

Mais , toi , fais-lui sentir...

LISETTE.

Après vous que ferois-je ?

LE CHEVALIER.

Mais fais-la convenir qu'elle a conçu pour moi
La haine ou le mépris le plus affreux.

LISETTE.

Ma foi !

Vous le mériteriez. D'homme fort raisonnable
Vous voilà devenu le plus impardonnable ,
Pour ne pas dire fou ; cela par l'ascendant
Que prend sur votre cœur un être morfondant,
Qui n'a pour tout talent que la bégueulerie.

LE CHEVALIER.

Ton insolent discours passe la raillerie.
Apprends que la sagesse, unie à la beauté...

FRONTIN.

La sagesse est de trop... Monsieur, en vérité,
Pour belle on peut le voir, la physionomie
Est faite pour cela ; mais l'autre point se nie,
Faute d'être aperçu.

LE CHEVALIER.

Sa pudeur est témoin

Qu'en son climat...

FRONTIN.

A beau mentir qui vient de loin.

LE CHEVALIER, *lui donnant un coup de chapeau sur
l'oreille.*

Vous êtes un maraud ! Offenser ce que j'aime

(A Julie.)

C'est m'outrager... Zinca, pour mon bonheur suprême,
(Elle fait un mouvement d'impatience, et paroît vouloir sortir.)

Puis-je espérer un jour... Quoi ! vous voulez me fuir ?

Je vois trop à quel point vous voulez me haïr :

(A Frontin.)

Je vous suis odieux !... Quoi ! je lui sacrifie

Tout, en me refusant à l'aimable Julie,

Pour être dédaigné !... Sortons.... Non, je ne puis

Me souffrir plus long-tems dans l'état où je suis.

(Il sort avec Frontin.)

SCÈNE XVI.

SCÈNE XVI.

JULIE, sous le nom de Zinca, LISETTE.

LISETTE, à part.

LE voilà bien puni de sa bizarretie ;
 Et c'est, ma foi ! bien fait. Mais quelle fantaisie
 Engage ma maîtresse à vouloir m'employer
 Auprès de cette idole ? Oh ! je vais m'ennuyer.

JULIE.

Lisette.

LISETTE, effrayée.

Juste Ciel ! au secours !

JULIE.

Viens, Lisette.

LISETTE.

Vous parlez ?

JULIE.

Sans avoir besoin d'un interprète.

Il est bien singulier que ce déguisement

Voile aux yeux de chacun Julie.

LISETTE, après l'avoir examinée.

Eh ! oui, vraiment...

Mais non... oui... non... si fait. A présent, je le gage.

Voyez comme le rouge accommode un visage !

Vous n'en mettiez jamais. Cet art officieux,

De bien que vous étiez, vous rend quatre fois mieux.

Mais quel sujet ainsi vous a donc travestie ?

D

JULIE.

Ignorant le dessein , ou plutôt la manie
 Du pauvre Chevalier , mon pere , ainsi que moi ,
 Fut reçu dans ces lieux , et tu sais bien pourquoi.
 On me fit voir d'abord le fils de la Marquise ,
 Comme devant un jour , en épouse soumise ,
 Etre à lui pour jamais. Tu connois ce qu'il vaut.
 Son mérite , ses mœurs , m'enchaînerent bientôt.
 Il m'étoit ordonné de l'aimer. Ah ! Lisette ,
 Comme j'obéissois ! Mais , hélas ! ma défaite
 Loin de produire en lui le même sentiment
 Sembloit l'en détourner. Juge de mon tourment !
 J'allai cacher mes pleurs dans le sein de sa mere ,
 A qui , par mille soins , j'ai su me rendre chere.
 Son but , en approuvant le penchant que j'ai pris ,
 Étoit de triompher de l'erreur de son fils.
 Vain espoir ! Elle a cru que par ce stratagème
 Cet amant deviendroit la dupe de lui-même.
 Voilà tout le sujet de ce déguisement.
 C'est elle qui le veut , et l'amour y consent.

LISETTE.

Comme vous dégoisez ! Pendant votre silence
 Vous avez amassé ce torrent d'éloquence.
 Il prend fort bien son cours !

JULIE.

Il me coûte bien cher !

LISETTE.

Votre voyage enfin...

JULIE.

Est un voyage en l'air.

L I S E T T E.

Mais quel est votre but ?

J U L I E.

Mon unique espérance

Est de plaire , ou du moins tenter , par mon silence

Et ma stupidité , de le pousser à bout ,

De le guérir enfin de son bizarre goût.

Que j'ai plaint son tourment ! que j'ai souffert moi-même

De ne pouvoir tantôt dire ce je vous aime

Qu'il m'a tant demandé ! Mon cœur en palpitait.

Que dis-je ? hélas ! tout bas il le lui répétait.

Qu'il en coûte , en aimant , pour feindre d'être ingrate !

L I S E T T E.

Oui ; mais , malgré l'espoir dont votre cœur se flatte ,

Si Monsieur votre pere , entendant peu raison ,

Prenoit mal ce détour ?

J U L I E.

Je-le connois si bon !

L I S E T T E.

Oui . j'en conviens.

J U L I E.

Il m'aime avec tant de tendresse

Que , si quelque succès couronne ma foiblesse ,

Il sera le premier comblé de mon bonheur.

Mais si le Chevalier , constant dans son erreur ,

Rendoit à tous égards ma démarche inutile ,

Alors , Lisette , alors choisissant pour asyle

Le couvent

- D ij

L I S E T T E.

Le couvent ! Quoi donc ! jusqu'à ce point
 Vous poussez le roman ? Mais vous n'y pensez point.
 Jugez-vous un peu mieux ; faites-vous quelque grace.
 Si , par un coup du sort , j'étois à votre place ,
 Avec ce que je sais , je vous suis caution
 Que plus de vingt Seigneurs me feroient bien raison
 De la froideur d'un seul. Ils veulent qu'on les mene,
 Et de les bien mener on n'est jamais en peine
 Lorsque l'on sait tromper.

J U L I E.

Tromper !

L I S E T T E.

Il le faut bien.

C'est un remede sûr. On n'en fait jamais rien
 Sans cela.

J U L I E.

Je ne puis... Allons trouver sa mere.
 Ses conseils guideront tout ce que je dois faire.

L I S E T T E, *a part.*

Le plaisant attirail ! C'est elle , je le vois.
 J'en douterois encor sans le son de sa voix.

(Julie et Lisette sortent.)

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, *courant* ; FRONTIN, *le suivant.*

FRONTIN.

MAIS que diable, Monsieur, quel est donc ce délire ?
 Vous allez, vous venez, vous restez sans rien dire.
 (*Le Chevalier s'arrête, soupire, parle bas et gesticule.*)
 Vous soupirez tout haut, et tout bas vous parlez,
 Vous restez immobile, et vous gesticulez.
 Tenez, ma foi ! j'ai peur ; et si cela redouble
 Je n'y pourrai tenir.

LE CHEVALIER, *marchant de nouveau.*

Ah ! Frontin, dans quel trouble
 Je suis ! Être amoureux et n'être point aimé !
 Regretter l'autre objet dont j'étois estimé,
 N'adorer que Zinca, ne plaindre que Julie,
 Dont l'absence cruelle afflige encor ma vie ;
 Quel état ! quel état !

FRONTIN, *à part.*

Il faudra le lier.

(*Au Chevalier.*)

Il est vrai que cela me paroît singulier.

LE CHEVALIER.

Singulier ! point du tout. Rien de plus ordinaire
 Que de voir parmi nous une jeune étrangère,
 Ignorant le François.

D ij

FRONTIN, *à part.*

Il extravague un peu.

Quelle tête !

LE CHEVALIER, *révant.*

Le sort de moi se fait un jeu.

Toi-même conçois-tu mon étoile bizarre ?

Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Moi ? je dis qu'elle n'est pas si rare ;

Et j'en ai pour témoin les petites maisons,

Dont vous prenez la route.

LE CHEVALIER.

Ecoute mes raisons.

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER, *avec violence, après avoir été quelque
tems à réfléchir.**(A part.)*

Parle donc ! parle donc... Je m'égare.

FRONTIN, *effrayé.*Quoi ! quoi ! Monsieur ! eh bien ! oui . le penchant bi-
zarre,Qui fait que votre étoile ... est un sort ... du destin,
Dont... Je m'embrouille aussi... De manière qu'enfin...

Pour trop vous imiter, Monsieur, je déraisonne.

LE CHEVALIER.

Ce qui m'arrive ici n'a donc rien qui t'étonne ?

Mets-toi pour un moment à ma place. Comment

Pourrois-tu supporter un silence assommant ?

Ce souvenir cruel ne sert qu'à me confondre.

Tu diras à cela qu'elle ne peut répondre.
 Belles raisons! la bouche articule des mots,
 Quelqu'étrangers qu'ils soient: fussent-ils ostrogots
 Je les eusse entendus. L'amour sert d'interprète:
 Il n'est point d'idiomes à qui ce Dieu ne prête
 La plus forte énergie.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE CHEVALIER.

Mais Zinca
 Ne parle point du tout. Que dis-tu de cela?

FRONTIN.

Ce que je dis? je dis, ou du moins j'imagine
 Avoir entendu dire...

LE CHEVALIER.

Eh! bien, quoi?

FRONTIN.

Qu'à la Chine,
 A dessein d'empêcher les femmes de courir
 On leur brisoit les pieds, sans pouvoir les guérir.

LE CHEVALIER.

Mais quel rapport, dis-moi

FRONTIN.

Voici ma conséquence.

Par la même raison, tout uniment, je pense
 Que l'on pourroit fort bien aux filles de Québec
 Faire aussi quelque tour pour leur clorre le bec.
 Qu'en pensez-vous monsieur?

LE CHEVALIER, *indigné.*

Qu'il faut être imbécille

Pour tenir un propos aussi plat qu'inutile.
Va-t-en.

FRONTIN.

Vous vous fâchez ?

LE CHEVALIER.

Sors.

FRONTIN.

Pourquoi m'en aller ?

Au diable soit l'amour ! on ne peut plus parler.
Je m'enfuis.

LE CHEVALIER.

Non, Frontin, ta raison est fort sage,
Et ne me choque plus.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, quel dommage

Que vous n'écoutez pas celle que vous avez !

LE CHEVALIER, *tévéant*.

Je trouve... que... Zinca...

FRONTIN.

Eh ! bien, vous lui trouvez ?...

LE CHEVALIER.

Avec notre Julie un air de ressemblance.

FRONTIN.

Bon ! vous n'y pensez pas ?

LE CHEVALIER.

Quelque foible nuance...

FRONTIN.

C'est le jour et la nuit. Tenez, voilà le fait :

Je crois que votre idée a tout l'air d'un regret.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais j'aime Zinca : voilà ce qui me tue.

FRONTIN.

Quel plaisir aurez-vous avec une statue ?

C'est de l'amour perdu.

LE CHEVALIER.

Je voudrais l'étouffer.

FRONTIN.

La Marquise s'avance.

LE CHEVALIER.

Elle va triompher.

SCÈNE XVIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Quoi ! lorsque tout concourt à remplir votre envie ,
 Que tout sert votre cœur , ce même cœur s'oublie ,
 Et néglige l'objet dont il est possédé ?
 Que veut dire, Monsieur, un pareil procédé ?

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Mais, ma mere, l'amour n'en est pas moins le même
 Pour n'être pas toujours auprès de ce qu'on aime.

LA MARQUISE.

Quand l'amour est bien vif il agit autrement.

LE CHEVALIER, *encore plus embarrassé.*

On ne se connoît pas toujours parfaitement.

46 LA CANADIENNE;

On fait de vains projets... l'utile expérience
Vient les anéantir... Ce n'est pas que je pense
Que Zinca ne pourroit faire un jour mon bonheur;

(*Avec chaleur.*)

Mais la figure seule est bien peu pour un cœur !

FRONTIN.

Sans doute, et je soutiens que dans le mariage,
Il n'est pas suffisant de parler au visage ;
Et que pour le bonheur de la société
Il faut bien que chacun tâche, de son côté,
D'ajouter...

LA MARQUISE, à *Frontin.*

C'est assez ; du reste fais-nous grace...

(*Au Chevalier.*)

ui, je conviens, mon fils, que la beauté nous lasso ;
ses traits, soutenus des plus vifs agrémens,
Ne savent point servir de cadre aux sentimens.

LE CHEVALIER.

Eh ! voilà ma raison.

LA MARQUISE.

Sachons par quel augure
Vous jugez que Zinca n'a que de la figure,
Et ne possède pas un mérite réel.

LE CHEVALIER.

Oh ! si je l'entendois il seroit naturel
De croire à son mérite...

LA MARQUISE.

Il faut bien pour l'entendre
Qu'elle apprenne à parler François.

COMÉDIE.

47

LE CHEVALIER.

Elle ? l'apprendre ?

Apprendre le François ! Non, Madame, jamais.

LA MARQUISE.

Vous le lui montrerez.

LE CHEVALIER.

Pour faire des progrès,

De ce genre sur-tout, il faut que l'écolière

Commence par sentir que l'on cherche à lui plaire,

Qu'un souris marque au moins sa bonne volonté ;

Mais pour l'amener là je suis trop détesté.

LA MARQUISE.

Quel garant, quelle preuve avez-vous de sa haine ?

LE CHEVALIER.

Le plaisir qu'elle a pris à jouir de ma peine.

Je tombe à ses genoux ; mes feux passionnés

N'exigent qu'un regard, Non, l'on me rit au nez !

FRONTIN.

Cela n'est pas poli, je crois ?

LA MARQUISE.

Allez, sa flamme

Peut-être avec le tems pourra naître...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Madame

Quand revient donc Julie ?

LA MARQUISE.

A quel propos, mon fils,

Me parler d'un objet qui, voyant vos mépris,

Se venge, en vous fuyant ? Eh ! j'eusse agi comme elle.

LE CHEVALIER.

Qui ? moi, la mépriser ! Julie est sage et belle.
Sa vertu, ses talens ont toujours eu sur moi
Tous les droits de l'estime, et même...

LA MARQUISE.

J'aperçois

Zinca. Songez-y bien ; ensemble je vous laisse.
N'allez pas désormais réclamer ma foiblesse.
Je n'en veux plus avoir.

LE CHEVALIER.

Mais si Julie...

LA MARQUISE.

Adieu.

Elle a rompu. Zinca doit vous en tenir lieu.

(A part.)

Puisse-t-elle achever de le rendre à lui-même !

(Elle sort.)

SCENE XIX.

JULIE, sous le nom de Zinca, LISETTE,
LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

CE Devin, quel qu'il fût, savoit fort bien son thème ;
Car sa prédiction se soutient jusqu'au bout.
C'est le diable !

LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER, à Julie.

Zinca, tenez-moi lieu de tout.

Où, faites que j'oublie, en vous voyant si belle,
Un objet qui, depuis son absence cruelle,
A laissé dans mon cœur de quoi vous balancer.
Hélas! par vos dédains vous m'y faites penser.

(*A part.*)

O ma chère Julie! en vain je vous appelle!...

(*Julie le regarde tendrement, et semble prête à se faire reconnoître.*)

Quel regard! non, Zinca, je vous serai fidèle;
Je n'aimerai que vous, je vous en fais serment.
Ah! j'ai nommé Julie involontairement...

(*Julie le regarde avec indignation, et puis détourne la vue.*)

Mais quel air courroucé!... Vous évitez ma vue!
Julie en m'écoutant seroit peut-être émue...
Quoi! lorsque je suis prêt à la sacrifier...
Quel sacrifice! ô ciel!

LISETTE, à Julie.

C'est trop l'humilier.

FRONTIN, à Julie.

Parbleu! Mademoiselle, on a beau savoir plaire;
On ne plaît qu'à demi sans un bon caractère.

LE CHEVALIER, à Julie.

Regardez-moi du moins!...

(*Elle passe avec précipitation du côté de Lisette.*)

Ingrate! c'en est fait.

Où, je renonce à vous.

FRONTIN.

Bon! voilà parler net.

E

70 LA CANADIENNE ;

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'il falloit pour guérir ma folie...

(*A part.*)

Sotte prédiction , tu m'as ravi Julie !

Jusqu'au fond de mon cœur , que ne peut-elle voir !...

Hélas ! il n'est plus tems.

SCENE XX et dernière.

LA MARQUISE , LA COMTESSE , DORIMONT ,
JULIE , sous le nom de Zinca , LE CHEVALIER ,
LISETTE , FRONTIN.

LA MARQUISE.

MON fils, je viens savoir

Si , relativement au nœud qui vous engage ,
Je pourrai sur Zinca , sur votre mariage ,
En termes positifs , répondre à ses parens.

LE CHEVALIER.

Qui à moi, me matier !

LA MARQUISE.

Ce soir je les attends.

LE CHEVALIER.

Madame... on les verra.

LA MARQUISE.

Quel accueil leur ferai-je ?

LE CHEVALIER.

Celui que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Enfin, que leur dirai-je?

LE CHEVALIER.

Que je suis... hors de moi.

FRONTIN, à la Marquise.

Tenez, sans tant tourner,

Madame... ces Messieurs pourront s'en retourner.

Cette belle, ainsi qu'eux, perdant son étalage,

On peut leur souhaiter à tous un bon voyage.

DORIMONT.

Oh! oh! je savois bien, moi, qu'il n'y tiendrait pas.

Il a, parbleu! raison. Le premier des appas

Est la langue.

LA MARQUISE, au Chevalier.

Parlez.

DORIMONT.

Que voulez-vous qu'il dise?

Le voilà dégoûté de cette marchandise,

Et je l'aurois gagé. Bon! rien n'est si trompeur.

Il m'est arrivé, moi...

LA MARQUISE.

Permettez-moi, Monsieur,

D'interrompre un moment le fil de votre histoire.

LA COMTESSE, à Dorimont.

Étoit-ce loin d'ici?

DORIMONT.

Si j'ai bonne mémoire...

C'étoit...

LA MARQUISE, au Chevalier.

Décidez-vous, mon fils, et promptement.

E ij

LE CHEVALIER, *péntré.*

Je me repens si fort de mon égarement
Et des travers affreux où l'erreur nous entraîne
Que j'en reste confus.

DORIMONT, *au Chevalier.*

Oh ! c'est ta faute.

LE CHEVALIER.

A peine

j'ose lever les yeux sur Dorimont.

DORIMONT.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Cependant mon bonheur dépend de lui.

DORIMONT.

De moi ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! si j'ai besoin d'un secours, c'est du vôtre.
Je suis perdu sans vous.

DORIMONT.

En voilà bien d'un autre !

Eh ! mais , ne crois-tu pas que je vais bonnement
Partir pour te chercher une femme ?... Comment !
Mais je vous dis !... Enfin , sais-tu que ta folie
Ne me va pas...

LE CHEVALIER.

Monsieur, il s'agit de Julie....

(A la Marquise.)

Ma mere, appuyez-moi. Je me jette à vos pieds.
Engagez Dorimont, parlez , pressez , priez...

LA MARQUISE.

Que puis-je faire ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! faites donc que j'obtienne

Ma grace.

DORIMONT.

Crois-tu donc que ma fille aille, vienne,

Comme cela?... Mais, mais...

LE CHEVALIER

Monsieur, écrivez-lui.

C'est dans votre bonté que je cherche un appui.

Votre cœur est trop bon, pour être inexorable.

Je vous en prie au nom d'une fille adorable

Qui cause mon amour, mes chagrins, mes remords.

Donnez-moi le moyen de réparer mes torts,

Monsieur !

DORIMONT, attendri, à part.

Ce morveux-là m'arracherait des larmes,

(Au Chevalier.)

Si je ne me tenois à quatre... Tu me charmes !

Va, soit. Mais si ma fille, écoutant la fierté,

A son tour s'opposoit à ta félicité ?

JULIE, à Dorimont.

Non, mon pere, ma main seconde votre envie.

DORIMONT, étonné.

Quoi ! morbleu ! cela parle ?

LA MARQUISE, à Julie.

Embrassez-moi, Julie.

LE CHEVALIER, *confondu, et baisant la main de Julie.*
O ma chere Julie ! à peinc je soutien
Cet instant.

LA COMTESSE, *l'examinant.*

Oui, c'est elle; on la reconnoît bien.

FRONTIN, *dans la plus grande surprise.*

Mais, qui diable l'auroit connue à son silence ?
Même je doute encor ...

JULIE.

Perdant toute espérance
De plaire au Chevalier, si, pour flatter son goût,
Je ne me transformois ...

LE CHEVALIER.

Hélas ! je vous dois tout.

JULIE.

Vous ne me devez rien, puisque je suis contente.

(*En riant.*)

Si le Devin vouloit que je fusse inconstante,
Il faudroit pourtant l'être...

LE CHEVALIER.

Ah ! ne m'accablez pas.

Mon cœur désabusé ne croit qu'à vos appas.

Je sens tous vos bienfaits, adorable Julie.

Mon bonheur et la fin de ma bizarrerie
Sont l'ouvrage parfait de votre tendre amour.

Le mien peut-il jamais vous ...

DORIMONT, *à Julie.*

Me jouer ce tour !...

(*A la Marquise.*)

Point d'hymen, s'il vous plaît, Madame la Marquise.

On m'en a fait accroire, et l'on vous a surprise.
Ensemble vengeons-nous.

JULIE.

Hélas ! je meurs d'effroi.

LA MARQUISE.

Et de qui vous venger ? Vengez-vous donc de moi.
De ce qui s'est passé seule je suis coupable :
J'ai tout conduit , Monsieur.

DORIMONT, *enchanté.*

Vous êtes admirable !

(*A Julie.*)

Que ne parliez-vous donc ?... Ma fille, embrasse-moi.
Parbleu ! présentement on voit bien que c'est toi.

(*Riant.*)

Je ne l'ai pas remise. Aussi dans les voyages
On parle à tant de monde , on voit tant de visages !...
A propos de visage , ôte ce rouge-là.
Je veux que tu sois toi. . . Quand je fus à Goa. . .

LA MARQUISE.

Ne peut-on pas ce soir , savoir cette aventure ?

DORIMONT.

Oui... J'en ajouterai cinquante, je vous jure.
Moi , quand je n'en sais point , sur le champ je les fais.

LA MARQUISE.

(*Au Chevalier et à Julie.*) (*A la Comtesse.*)

Allons , mes chers enfans.... Ma sœur , de tels effets
Prouvent que les sorciers n'ont rien qui se soutienne.

LA COMTESSE.

Mais ma niece à présent est en Canadienne.

LA MARQUISE.

A propos de cela , sachant bien que mon fils
Céderoit... Vous allez être au fait du pays ,
Des fêtes qu'on y donne , et de leurs mariages ;
Partons... Combien de gens pourroient devenir sages ,
S'ils vouloient concevoir quèsouvent le bonheur
Dépend de revenir d'une fatale erreur !

F I N.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE
VALADE.

C. 107999 ⁵/₂